

La véritable fiancée, conte de Grimme n°186

I. Les commentaires de Anna Griève¹ : le mal radical

p.163

Mères marâtres dévorées par la haine, le désir de détruire, de faire souffrir

p.164

Ce qui fonde l'humain véritable, et sans laquelle « l'humain charnel » n'est rien, et, même plus grave que rien, une surface trompeuse : ... [c'est] la responsabilité éthique – non pas morale² – c'est-à-dire la capacité de se faire face à lui-même, la capacité de relation à lui-même, et donc à l'autre, le lien de la personne à la personne.

Il y a chez la mère-marâtre une telle inversion et perversion du sentiment « humain charnel » qu'il paraît à la fois superflu et incongru de parler d'une incapacité à la responsabilité éthique et à la relation. Les mères sacrificatrices ne donnent jamais une impression de faiblesse, d'inconsistance, d'absence {au contraire des « pères sacrificateurs » tel celui de *La jeune fille sans mains*}³. Leur méchanceté a la dureté du roc ou du fer, et leur mauvaise foi, dans les contes où ce thème apparaît, comme dans *La vraie fiancée* ... est sans limite et sans faille.

p.165

Le père sacrificateur⁴, dans les contes, livre passage au mal radical {le diable} et laisse ensuite, sans plus s'en soucier, libre cours à l'acharnement de la figure de la décréation. A la différence de la mère sacrificatrice qui assume elle-même, obsessionnellement, l'acharnement du mal radical. Ainsi, l'impression d'absence du père que laissent les contes où la mère-marâtre est la sacrificatrice ne s'atténue en rien, mais se confirme au contraire à la lecture des récits où le père est le sacrificateur. Son absence s'y fait dense, lourde, essentielle. C'est une effrayante présence du vide, qui permet de saisir **la nature du mal radical, ou peut-être l'élément où il se meut, hors duquel il ne peut jamais se manifester : le néant de la relation** à jamais, c'est-à-dire le NON-sens en lui-même, l'Absence. Car **l'humain est le lieu de la relation**. Hors de la relation, il sombre dans le néant avide où la décréation⁵ est à l'œuvre.

L'absence de la relation à l'enfant est évidemment la même dans les contes où la mère-marâtre est la sacrificatrice. Cependant comme le mode du sacrifice n'y est pas la démission, n'y est pas la trahison de l'enfant aux puissances du mal radical⁶, comme le sacrifice au contraire prend la forme de la haine maniaque sans cesse occupée de se satisfaire, de s'assouvir, il ne se dégage pas du conte une impression d'absence de la mère, mais plutôt une impression de présence implacable, étouffante qui ne laisse pas d'issue – sauf celle dont elle est porteuse : la mort. C'est pourquoi les contes où le père est le sacrificateur ... révèlent mieux, rendent plus sensibles la nature et l'élément du mal radical, ce néant de la relation,

¹ Les trois corbeaux ou la science du mal dans les contes merveilleux

² Pour moi, la morale, ce sont les « mœurs », les règles, tissés par les traditions culturelles, religieuses, familiales que l'on respecte « parce que c'est comme ça ». Tandis que l'éthique est la réflexion personnelle ou collective sur « la vie bonne », comment agir pour un bon « vivre ensemble ».

³ J'ajoute des compléments entre accolades afin d'éclairer le lecteur qui n'a pas tout le contexte des extraits que je livre ici.

⁴ Le « père sacrificateur » sacrifie son enfant à son profit, pour la richesse (*La jeune fille sans mains*, *L'ondine en son étang*, *Le roi de la montagne d'or*) ou le prestige (*Rumplestilzchen*) au contraire de la « mère sacrificatrice » qui le fait par toute-puissance ravageuse.

⁵ « Décréation », vocabulaire de A. Griève par lequel elle désigne cet agir parental qui est l'inverse de la fonction parentale d'« élever » l'enfant vers lui-même, de l'aider à trouver, créer son identité propre pour que, le moment venu, il puisse voler de ses propres ailes.

⁶ Comme c'est le cas pour le « père sacrificateur ».

l'Absence elle-même, alors que les contes où la mère-marâtre est la sacrificatrice rendent plus sensibles en quelque sorte la qualité énergétique de cette Absence, son avidité démentielle de destruction.

Père et mère sacrificateurs, il s'agit d'un seul et même NON-sens. L'inexistence de la relation avec le père et la méchanceté maniaque de la mère sont tout aussi douloureusement incompréhensibles et produisent des effets également destructeurs.

p.199

Il n'y a pas, dans les contes où la mère-marâtre est la sacrificatrice – et cela bien que la négation de la personne de l'enfant soit évidemment la même – cette chosification de l'enfant {comme le fait le père-sacrificateur}, parce que les mères marâtres ont à l'enfant un rapport affectif massif : elles le haïssent, d'une haine active et inlassable, toujours occupées de lui inventer plus de tourments, et très souvent par quelque moyen indirect, qui ne permette pas de les accuser de l'éliminer physiquement. Il n'est donc pas besoin ici d'une figure de la décréation {le diable} puisque la mère-marâtre se charge elle-même du travail de décréation, et il n'y a pas en effet de telle figure dans **Blanche-Neige, Cendrillon, Dame Holle, Vassilissa la très belle, La vraie fiancée**, etc. D'où une impression non pas d'absence, mais de présence obsédante de la mère-marâtre. C'est donc dans ce cas ... la voracité démente, maniaque, qui se manifeste comme méchanceté systématique, que rien ne peut arrêter ni apaiser.

Cela apparaît de façon particulièrement nette dans **La vraie fiancée**. La belle-mère y accable la jeune fille de tâches impossibles, pour pouvoir l'humilier et la punir cruellement. Comme la jeune fille reçoit une aide magique et que les tâches sont toujours parfaitement accomplies, la belle-mère demande finalement un château entièrement aménagé, mais quand le château est là, elle est folle de rage qu'il n'y manque rien, et dans cette rage à trouver l'infime détail qui justifierait l'assouvissement de sa haine, elle ne prend pas le soin de bien fixer la trappe qu'elle vient d'ouvrir pour descendre à la cave, et le lourd abattant, retombant sur elle, la précipite au bas de l'escalier. ... le conte montre bien le délire qui la possède. Parce que la mère-marâtre ... est {elle-même} l'agent enragé du mal radical, on ne peut saisir dans ces contes le moment où **la situation concrètement réelle du martyr de l'enfant a peut-être cessé et laissé la place à l'engrenage de destruction de l'enfant par lui-même, toujours intérieurement prisonnier de la volonté sacrificielle de la marâtre**. ...

Les mères-marâtres veulent ... délibérément, de façon implacablement intentionnelle, cela même que veut le mal radical : **l'élimination de l'enfant, ou son martyr et son humiliation perpétuels, d'est-à-dire le meurtre, concret ou intérieur, des forces de vie**. Les pères ne veulent pas cela, mais comme c'est nécessaire à la réalisation de leurs objectifs, argent ou prestige, ils livrent l'enfant à cela, réduisant par là l'enfant à l'état de chose humaine. **Mais qu'est donc l'enfant pour les mères-marâtres, puisqu'il n'est pas pour elles une chose humaine, mais bien un être humain, qui est là pour être détruit, à la fois dans son tout et dans son centre ?**

p.201

... l'enfant haïe et tourmentée – c'est ici presque toujours une fille – ou bien est pour la mère une insupportable image de beauté, de charme et de douceur qui éveille la jalousie, ou bien devient son souffre-douleur tout simplement parce que la mère, sans que la raison psychologique soit donnée dans le conte, ne peut vivre sans un souffre-douleur. Dans le premier cas, l'image de beauté, de charme et de douceur éveille la jalousie parce qu'elle est celle d'une féminité qui ne s'est pas développée chez la mère, et par laquelle elle se sent donc insultée, effacée. **Elle se sent niée par cet autre d'elle-même, étranger à elle, face auquel elle disparaît si elle ne le fait pas disparaître ou ne l'abaisse pas**.

Ce face-à-face de la mère et de l'enfant n'est pas direct : il passe presque toujours par une autre fille de la mère, avec laquelle la mère fait alliance, et qui est laide, méchante et mesquine comme la mère elle-même... [**Dame Holle, Cendrillon, Vassilissa**]... **la menace**

qu'elle {la fille} représente pour des identités indigentes, donc fragiles, qui ne peuvent se donner quelque semblant de solidité et quelque impression de sécurité qu'en écrasant l'autre.

p.202

Dans {le deuxième cas} **La vraie fiancée**, ... rien dans le récit n'induit à penser qu'un sentiment de jalousie soit à l'origine de la haine de la marâtre pour l'enfant. ... Il semble que cette mère-marâtre soit si étroitement possédée par le mal radical qu'il ne soit même plus besoin d'envie, de jalousie, d'une quelconque menace sur le sentiment d'identité, par quoi le mal radical habituellement s'insinue dans la psyché, pour que cette femme se mette à accomplir les œuvres : **il suffit qu'un être humain jeune et vivant, et faible, tombe en son pouvoir, et le mal radical en elle s'acharne aussitôt** sur ce qui est par excellence l'autre de lui-même {d'elle-même}, sans qu'il soit nécessaire de passer par un autre personnellement ressenti comme tel.

P.203

... les sacrificateurs et sacrificatrices n'ont pas accès à la personne en eux-mêmes, car l'accès à la personne est un. Quiconque a accès à la personne en lui-même a par là même accès à la personne en l'autre. **L'enfant haï est ressenti par la mère-marâtre comme un être humain à détruire**, et à détruire justement **parce qu'en tant qu'être humain insupportablement éprouvé comme l'autre d'elle-même ou de ses enfants-miroirs, il menace son identité**.

Pour les pères sacrificateurs au contraire, l'enfant ... n'est pas fondamentalement ressenti comme un être humain. Ils ne le perçoivent pas l'autre d'eux-mêmes, mais comme une chose en leur possession, sur le même plan que n'importe quelle autre chose qu'ils possèdent, et dont ils peuvent donc disposer à leur gré pour leur profit. Les mères-marâtres, en cherchant à tuer l'enfant, physiquement et ou psychiquement, cherchent l'élimination de l'autre afin qu'il n'y ait que du même. ... Les pères sacrificateurs, ne percevant pas l'enfant comme l'autre d'eux-mêmes, n'ont pas à lui le lien négatif puissant qui obsède les mères-marâtres.

... Dans les deux cas, l'enfant est parfaitement nié en tant que lui-même, il y a un refus total de l'autre en tant qu'Autre, de cet autre qu'il est en lui-même, et dont la perception signifie l'accès à la personne en soi-même et en autrui. ...

Par la volonté d'élimination ou d'avilissement de l'autre, le sacrifice que pratique la mère-marâtre apparaît comme une forme privée du sacrifice de la victime émissaire. {Il s'agit du « **meurtre-supplice de l'autre de soi ... organisé à partir de l'inconscient** », p.206}

p.206

... C'est alors {lorsqu'elle est débarrassée de sa persécutrice} que se révèlent ... les ravages intérieurs {du sacrifice}. {La jeune fille trouve le fils de roi} mais il se produit alors un **phénomène d'aliénation : {le fiancé} a oublié la véritable fiancée et ce n'est qu'après une longue et douloureuse perte du sentiment d'elle-même que la jeune femme se fait enfin reconnaître** {de son fiancé}.

II. La suite, à mon avis

Anna Griève s'arrête là car la suite de l'histoire sort de son sujet, « la science du mal ». Or, après la mort de la marâtre, c'est un nouveau conte qui commence, celui du chemin de rédemption de la jeune fille, son retour à la capacité de relation humaine après avoir été quasi-morte à force d'avoir été brisée par sa marâtre. Morte ? Pas tout à fait ! Grâce à l'intervention de la vieille femme. Une seule personne, dans sa vie, a stimulé en elle sa capacité de résilience. Mais il faudra longtemps pour que celle-ci se révèle complètement.

Cette vieille femme lui a construit le château exigé par la marâtre en lui disant qu'elle pourra même l'habiter elle-même s'il lui plaît. La maison, le château, le royaume, autant de symboles de notre intériorité, de notre capacité à être en relation avec notre être profond, notre *Soi*, pour utiliser le langage de Jung.

Lorsque la marâtre disparaît, enfin, la jeune fille peut habiter *sa propre maison*, elle se grise même de s'habiter, de découvrir tous ces bijoux intérieurs. Mais elle n'a pas encore conscience que ce sont ses propres bijoux, que tout ça, c'est bien elle. Elle l'habite passivement, ce château, comme elle a été passive face à sa marâtre. Et c'est passivement qu'elle observe ces prétendants : aucun ne lui plaît, elle ne se confronte pas réellement à eux, de personne à personne.

Finalement, l'un d'eux « sait toucher son cœur », il semble qu'une relation s'amorce. Mais non, le fiancé disparaît. Bien sûr !, car il n'a pas été capable d'entrer vraiment, profondément en relation avec quelqu'un qui n'est pas capable d'être en relation avec elle-même et donc d'entrer en relation profonde avec un autre. Et cette jeune fille n'en est pas capable car sa mère ne l'a pas considérée comme une personne. Elle ne l'a pas respectée et écoutée dans sa différence. Une telle écoute lui aurait permis de s'écouter, de se découvrir, de ressentir ses désirs propres et ses limites. La mère-marâtre ne lui a donné aucune possibilité d'apprendre à écouter ses besoins et à développer sa capacité de refuser. En un mot, d'être une personne à part entière, de *se ressentir* comme une *personne*, de ressentir son droit à être différente de sa mère et de s'opposer à elle.

Mais, dans sa détresse, enfin, elle cherche un autre référent que cette ignoble marâtre : « N'y a-t-il donc personne au monde qui aie pitié de moi ? ». Elle se pose enfin des questions ! Ne dépend-elle que de cette marâtre ? N'y a-t-il pas ailleurs quelqu'un qui la considérera ? Alors, seulement alors, immédiatement, une vieille femme apparaît qui lui prend « gentiment la main » et lui dit « raconte-moi ». Enfin elle a réagi, elle a cherché à sortir de l'emprise destructrice de sa marâtre, ce réflexe l'a sauvée.

Car la vieille, avant de l'aider, l'a écoutée - « Raconte-moi » - elle l'a accueillie avec ce qu'elle vivait, dans sa singularité propre. Ça, c'est considérer l'autre comme une personne, un autre que moi que je valorise dans sa différence, son unicité. Ça, c'est entrer ou être en relation de personne à personne. Et l'enfant ou l'adolescent ainsi écouté et pris au sérieux, commencera à parler, se dire à l'autre et du même mouvement, à lui-même. Et plus l'autre l'écouterait, puis dialoguera avec lui, mieux il pourra se découvrir dans sa complexité et être en relation avec lui-même, dans ses diverses facettes, ses désirs contradictoires, ses aspirations à l'autonomie coexistant avec ses besoins de protection et de sécurité...

Anna Griève le dit⁷, « Ce qui fonde l'humain véritable », c'est « la capacité de relation à lui-même ». Et cette capacité, c'est « la responsabilité éthique, c'est-à-dire la capacité de se faire face à lui-même ».

C'est extrêmement fort ce qu'elle dit là, et le mettre en œuvre est le travail d'une vie. Car il s'agit, oui, de se regarder en face, sans se chercher d'excuse et sans culpabilité stérile. C'est tout simplement voir ses *responsabilités* et les prendre en main, c'est-à-dire chercher comment y *répondre* avec justesse et agir en cohérence avec tout cela.

⁷ P. 164

La vieille femme a donc semé en la jeune fille le ferment qui lui permettra, malgré son enfance isolée et infernale, à entrer en relation avec d'autres, mais le chemin sera long avant que le levain ait pénétré toute la pâte et que celle-ci ait levé.

Le conte nous dit donc qu'un fils de roi a touché son cœur. Ils ont vécu quelques moments romantiques mais le lien ne semble pas très installé et, « loin des yeux, loin du cœur », dès qu'il n'est plus en sa présence, le fils de roi l'oublie. Ne le voyant pas revenir, elle « part à sa recherche et ne rentrera pas avant de l'avoir trouvé ». Mais elle a beau demander partout, « personne ne l'a vu et personne ne sait rien à son sujet ». N'est-ce pas elle-même qui ne sait rien de lui, qui ne le connaît pas parce que, justement, elle ne savait pas (et lui, peut-être non plus) entrer en relation réellement *de personne à personne* ?

Alors, nous dit Anna Griève, la jeune fille vit « une longue et douloureuse perte du sentiment d'elle-même »⁸. Elle est en effet incapable de rentrer *chez elle*, dans « son château », elle vit dans un autre pays, étranger, d'un métier qu'elle n'a pas choisi, sans plus de relation avec personne. Elle n'a que la compagnie des animaux et c'est avec eux qu'elle entre en relation, elle apprivoise même un petit veau qui devient son confident. Et lorsqu'elle reconnaît son fiancé et découvre qu'il l'a oublié, elle a l'énergie d'agir pour se rappeler à lui mais pas encore directement. Elle distille son message – très clair – à travers une parole adressée à son compagnon petit veau. Le langage indirect n'est pas « faire face » à l'autre mais c'est la première marche du chemin vers l'autre. Sa longue période d'isolement et sa première tentative de contact avec son fiancé ont été utiles et même nécessaires à sa maturation intérieure.

Finalement, pour la troisième fois, elle prend les choses en main. La première fois, elle a refusé nombre de prétendants et choisi celui qui « touchait son cœur » ; ensuite, après avoir longuement attendu sous le tilleul vert, elle est résolument partie à sa recherche et maintenant, elle « tente sa dernière chance ». Elle se jette vraiment à l'eau, c'est le contact direct qu'elle cherche et la confrontation avec son fiancé. Après les prémisses des deux premières soirées, pour se faire reconnaître, elle fait le geste qu'elle avait fait solennellement au moment où il était parti. Et là, « il reconnaît sa *véritable* fiancée ». Non pas juste une fille jolie et riche dont la réputation attirait les jeunes hommes, une amourette de passage qu'on oublie vite parce que, au-dedans du joli être de chair, il semble qu'il n'y a « personne » ; mais la femme, « la personne » dans sa vérité profonde.

Ce n'est qu'alors que la jeune fille est enfin libérée intérieurement de l'emprise de sa marâtre qui l'avait enfermée dans une incapacité relationnelle puisque c'est une « non-relation », selon le mot d'Anna Griève, qu'elles vivaient. Bien que libérée physiquement par la mort de sa marâtre, elle ne l'était pas intérieurement, « son château était envahi par la puanteur du cadavre de la marâtre dans la cave » : cette perle a été formulée par une fidèle participante à mes ateliers contes ! Elle était enfermée « dans un engrenage de destruction par elle-même, toujours intérieurement prisonnière de la volonté sacrificielle de la marâtre »⁹. Ce n'est qu'après ce long et douloureux parcours que le château est enfin débarrassé du cadavre et de la puanteur de la marâtre.

Alors, et alors seulement, elle est rentre dans son château où elle se sent enfin vraiment « chez elle » et par là même de créer une relation avec l'homme qui ne sera plus superficielle comme au départ.

⁸ P.206

⁹ Anna Griève p. 199

III. Ce conte dans nos vies

Les personnages des contes populaires sont stéréotypés, ils sont tout blancs ou tout noirs, au contraire de ceux des mythes qui, souvent, sont nuancés, avec leurs qualités et leurs défauts. Bien sûr, il existe exceptionnellement des femmes (ou des hommes) entièrement livrées à une « avidité démentielle de destruction »¹⁰ mais ne pouvons-nous pas aussi nous reconnaître dans ce conte, même si c'est *a minima* ?

"Elle" utilisé au début pour la fille et pour la mère crée une ambiguïté : de qui s'agit-il ? La voie est ouverte pour la confusion entre la mère et la fille. Est-ce la mère intérieure qui torture la fille ? Celle-ci (adulte) ne serait jamais satisfaite d'elle-même, exigerait toujours mieux, ne s'accorderait pas de repos, ni douceur ou bienveillance, n'honorerait pas ses œuvres, "ne toucherait jamais son cœur", son propre cœur.

La première partie du conte nous montrerait alors comment une nouvelle mère intérieure, bienveillante et aidante, conduit la jeune fille vers le repos et la douceur dans le château merveilleux, la marâtre torturante étant définitivement morte.

Chercher à supprimer la confusion possible par l'usage du "elle" qui peut désigner aussi bien la mère marâtre que sa fille serait donc une erreur car cette confusion fait partie intégrante de la spécificité des contes et de ce qu'ils produisent dans l'imaginaire de leurs auditeurs ou lecteurs. Justement parce que cela ouvre l'éventail des pistes de compréhension et enrichit le sens du conte.

Une autre possibilité est que la marâtre et la vieille soient deux faces d'une seule et même personne. Je l'ai réalisé en contant, quand j'avais tendance à dire "la vieille" alors qu'il s'agissait de la marâtre et que je devais me concentrer pour ne pas faire cette erreur !

Dans la vie, il y a les moments où la mère s'énerve, se fâche, critique, menace et ceux où elle est douce, aidante, tendre, affectueuse. Je reconnais bien là la maman de quatre enfants que j'étais qui voyait ce qui n'était pas fait et pas ce qui l'était; celle qui s'énervait d'autant plus qu'elle était insatisfaite d'elle-même et de son comportement envers ses enfants, ses énervements ayant donc bien plus elle-même pour objet que ses proches sur lesquels ils s'abattaient.

Il y a aussi les moments où l'on stresse se croyant débordé et imaginant qu'on n'arrivera pas au bout de ce qu'on a à faire. Du coup on se presse, on s'énerve et de ce fait, on y arrive encore moins. Alors que lorsqu'on est confiant, comme le recommande la vieille, et que l'on fait calmement une chose après l'autre sans imaginer la pile de ce qu'il y en a encore à faire ou la difficulté de ce qu'on a entrepris, on y arrive, lentement mais sûrement ! Dans cette lecture, ce sont la jeune-fille, la vieille et la marâtre qui sont les facettes de la même personne en relation avec elle-même.

Une autre vision du conte serait que la jeune fille cherche toujours chez l'autre la satisfaction qu'elle devrait trouver en elle-même. Tant qu'elle dépendra du regard et de l'approbation des autres, elle ne réussira jamais à être satisfaite d'elle car il y en aura toujours qui ne l'apprécieront pas assez ou pas totalement. La première partie du conte nous montre comment elle se libère finalement de ce contrôle extérieur pour construire sa propre intériorité "richement et magnifiquement meublée" où elle se satisfait à elle-même et n'a plus besoin de personne, du moins pas pour se rassurer.

Jusqu'au moment où elle sera prête pour une deuxième évolution, celle de l'intégration de son masculin intérieur. De cela, je parle dans d'autres commentaires de contes merveilleux.

¹⁰ Anna Griève p. 165